

Prologue

... quoi qu'il arrive

KARA

Deux semaines qu'il n'a pas levé la main sur moi. Ses sautes d'humeur sont de plus en plus fréquentes. Plus violentes aussi. On dirait qu'il teste ma résistance. Il devrait pourtant savoir que quand on aime, on peut tout supporter.

Je récupère un livre dans la bibliothèque et tourne les pages à la recherche de mon secret. Seule chose réconfortante ces derniers temps et qui me donne le courage d'avancer. Mon bras droit me fait encore mal. Lorsque j'essaie de déverrouiller la boîte cachée dans le livre, elle m'échappe, répandant son contenu sur la moquette du salon. Les mains tremblantes, je me hâte de tout rassembler, comme s'il pouvait surgir d'un moment à l'autre pour tout me prendre, tandis que notre dernière conversation hante mon esprit.

— Tu ne vois donc pas que tout ce que je fais, c'est dans ton propre intérêt ? Ce monde est cruel, tu n'es pas de taille à l'affronter. C'est mon rôle de te protéger.

Il m'a brusquement attrapée par les cheveux afin de relever ma tête, m'arrachant un sanglot.

— Quelles sont les règles ?

J'ai avalé ma salive. Quelque chose d'effrayant a pris forme dans ma poitrine.

— Ne pas désobéir.

En moi, la chose a grandi.

— Ne jamais poser de question, ai-je continué en sentant les tentacules de l'animal tapi au fond de mon être s'étendre. Faire ce qu'on attend de moi.

Ces règles, elles dictent ma vie depuis mes 13 ans, je les connais par cœur. Au début, elles étaient comme une protection contre le monde extérieur qui nous voulait du mal, à mon frère et à moi, et nous séparer.

— Ne pas attirer l'attention. Ne pas me laisser prendre en photo. Ne pas être proche des gens.

Elles ont vite pris la forme de barreaux, m'enfermant dans une prison d'où il était impossible de sortir. Comment s'échapper d'une cage invisible ?

— Souviens-toi bien de ces règles.

L'avertissement demeurait derrière chacun de ses mots, plus encore dans ses gestes, dans son regard.

Je tremble en me rappelant la douleur quand il m'a tordu le bras si fort que j'ai cru que quelque chose allait céder à l'intérieur.

Je ramasse la boîte et tombe sur un bout de papier que je n'avais encore jamais vu, coincé derrière une de ses parois. Une lettre.

Tandis que je la lis en retenant mes larmes, recroquevillée au fond du canapé, un coussin serré contre moi, je comprends enfin la nature de ce sentiment qui est né en moi, provoquant une peur plus grande que celle que mon frère m'inspire.

J'ai supporté ses reproches, ses coups quand je désobéissais – puisque je les méritais, comme il me le répétait. Je pensais qu'avec le temps ça finirait par lui passer et qu'il

serait plus indulgent avec moi. Jusqu'où peut-on aller par amour, même si c'est pour protéger ceux que nous aimons ?

J'ai la réponse sur ce bout de papier. Elle est si loin, pourtant elle continue de veiller sur moi.

Il ne me laissera jamais vivre ma vie, il me tiendra enfermée jusqu'à ce que je meure ou qu'il me brise complètement. Ces règles n'ont pas été là pour me mettre à l'abri, mais pour le protéger, lui, et me garder sous sa coupe.

J'essuie les larmes qui ont finalement coulé, et prends une grande inspiration. Dans mon estomac, des bulles apparaissent et explosent pour se disperser dans tout mon corps, lui insufflant une force nouvelle.

Je vais me souvenir de ces règles, quoi qu'il arrive, et grâce à elles, je serai enfin libre.

TONY

J'observe une dernière fois les briques rouges de Bridgeport. Je pense à tout ce que j'ai vécu de l'autre côté de ces grilles et à l'adolescent que je laisse derrière moi. C'est ici que je suis devenu un homme, dans la souffrance et le sang.

Un coup de klaxon m'indique que je suis attendu sur le parking. Je range dans la poche de mon vieux jean la dernière lettre de ma sœur, celle dans laquelle elle me supplie de la laisser venir me récupérer à ma sortie. Je ne suis pas encore prêt à me retrouver face à elle ou à n'importe qui d'autre dans cette putain de ville. Heureusement pour moi, Patti est la femme la plus indulgente du monde, même si je soupçonne, derrière cette bienveillance sans bornes envers moi, de la culpabilité. Elle m'a dit comprendre mon besoin de changer d'air, de voir autre chose que cette prison et Owl City qui, à sa manière, en était déjà une.

Owl City n'est pas une ville comme les autres, on ne peut pas se contenter d'y vivre en croyant naïvement se fondre dans le paysage. Elle vous possède, s'imprègne en vous, et vous détruit si vous ne suivez pas sa ligne de conduite. Finalement, Bridgeport n'a pas été bien différente. J'ai parfois l'impression d'avoir vécu derrière des barreaux toute ma vie. Qu'est-ce qu'un mec comme moi pourrait bien faire là-bas, maintenant ?

Un autre coup de klaxon. Ce bon vieux Jay est resté aussi impatient. Je me dirige vers sa bagnole, qui a l'air d'avoir connu des jours meilleurs.

— Jay, tu l'as trouvé où, ce tas de ferraille ? Tu es sûr que ça roule ?

— La ferme ou je te laisse là, lance-t-il à travers la portière sans vitre.

Pendant, le visage souriant qu'il m'offre dément ses propos. Il sort de la voiture et me rejoint en deux enjambées.

— C'est bon de te voir, dit-il en me serrant dans ses bras.

— Je ne pensais pas que je te manquerais autant. Ça fait quoi ? À peine trois mois. Tu serais quand même pas devenu sentimental ?

Il rit d'un air gêné et passe une main couverte de bagues dans ses cheveux décolorés.

— Ouais, c'est... commence-t-il en jetant un coup d'œil à la prison derrière moi. Enfin, tu vois.

Sans Jay, je ne serais pas sorti de ce bâtiment sur mes pieds. Il m'a sauvé la vie plus de fois que je ne peux les compter.

La taule, c'est comme l'armée, vos compagnons deviennent votre famille, sauf que l'ennemi réside également parmi eux. Jay et moi, on s'est bien trouvés. Il a désespérément besoin de ce que je m'interdis.

Je serre les poings et contemple un instant les cicatrices qui parsèment ma peau. Elles sont un rappel permanent

de ce que j'ai fait, de toutes ces vies brisées par ma faute. Elles sont là parce que je ne voulais surtout pas oublier. J'ai été derrière les barreaux pendant quatre ans pour répondre de mes actes, j'ai payé ma dette à la société, comme on dit, mais qu'en est-il de ma dette envers tous ceux que j'ai blessés ?

— Hé ! Tony ?

Jay me saisit doucement le bras. Il a l'habitude de gérer ça, il a souvent été témoin de ma descente aux enfers.

— Allez, viens, partons d'ici, dit-il.

Je me redresse et fronce les sourcils. Je plonge mon regard dans ses yeux bleus que je n'ai pas vus une fois sans cette tristesse qui les anime et qu'il n'a jamais souhaité partager avec moi. On a beau être proches comme deux frères, à aucun moment il n'a évoqué pourquoi il s'était retrouvé en prison. Je ne lui en tiens pas rigueur, ce n'est pas quelque chose qu'on raconte avec fierté, sauf si votre but dans la vie est d'être un criminel.

— Promets-moi une chose, Jay.

— Tout ce que tu veux.

— Promets-moi qu'on ne remettra jamais les pieds dans cette merde, quoi qu'il arrive.

... ce que je ressens

KARA

Je coupe le moteur. Un silence pesant s'installe. Je reste dans la voiture quelques minutes à observer la ville. La rue commerçante, bordée de grands érables, se trouve être également la rue principale d'Owl City.

J'ai trouvé une annonce sur un site internet pour un boulot un peu particulier : s'occuper d'un chat la nuit et le week-end. Le fait que le logement soit compris dans le salaire et que ça me laisse du temps en journée pour avoir un autre emploi m'a décidée à appeler. La place était encore libre, à croire qu'elle n'attendait que moi. Après ces derniers mois dans les pires motels du pays, à travailler dans les bars les plus glauques pour une misère, c'était trop beau pour être vrai.

— Je m'appelle Kara Lowell, dis-je tout haut, bien que personne ne soit là pour m'entendre. Je viens de Baltimore. Kara Lowell.

Je dois ne pas me tromper, et me souvenir des règles. L'enjeu est de taille. Il ne connaît pas mon nouveau nom. J'ai passé ces dernières années à l'observer, à apprendre comment se fondre dans la masse et se créer une autre

identité. J'ai été formée par le meilleur. Mais c'est aussi le meilleur qui me recherche.

— Mes parents sont décédés, j'ai voulu changer d'air, continué-je à voix haute pour me préparer. Ils ont eu un accident de...

Je m'interromps, car la voix de mon frère, un doigt réprobateur en l'air, vient de surgir dans ma tête, telle une mise en garde : « Ne te perds pas dans les détails, ça paraît suspect. »

J'expire longuement, ouvre la portière et pose pour la première fois un pied à Owl City. Le soleil de juin illumine la ville tandis que je remonte la rue commerçante, le bout de papier portant l'adresse serré entre mes doigts. J'ai roulé toute la nuit, la fatigue commence à me couper les jambes et la nervosité me gagne. Je m'arrête quelques instants près d'un magasin pour me reprendre. La grosse inscription peinte en rouge sur la vitrine vante que « chez Benny, on trouve de tout, sauf l'ennui ». Deux hommes sont lancés dans une grande discussion juste devant l'entrée. Le plus petit secoue ses bras dans des gestes amples tout en assomant son interlocuteur avec un monologue interminable.

— ... la laisser là, pourquoi tu ne fais pas comme tout le monde, pour une fois ? Tu n'as pas une place exprès pour ça, dans la ruelle ? Non, monsieur Benny n'en fait qu'à sa tête, monsieur Benny veut garer sa camionnette dans la rue principale, même s'il occupe un emplacement qui pourrait servir à des touristes. Monsieur Benny se moque de prendre la place d'un touriste, monsieur Benny se moque des touristes et que la ville prospère grâce à eux ! Pourquoi monsieur Benny n'aime pas notre ville ?

Le M. Benny en question, un homme grand et noir d'au moins 70 ans, soulève son béret et frotte son crâne grisonnant en s'esclaffant, une main sur la hanche.

—Elle est pas mal, celle-là, pas mal du tout, Gus. Ça faisait longtemps, dis-moi.

—Tu peux rire tant que tu veux, je te signale que tu es en infraction.

Je les observe sans me faire remarquer : c'est quelque chose que j'ai appris au fil des années et que j'apprécie. Être témoin des petites scènes de la vie des gens, pour les rejouer plus tard dans ma tête. Au bout d'un certain temps, on finit par voir au-delà de ce que les personnes montrent. Ces deux-là, par exemple. Ils ont beau se disputer, je devine que ce sont de vieux amis qui ont la même conversation tous les jours.

—Les places de parking ne sont-elles pas gratuites ? demande M. Benny.

—Si, elles le sont. Pour les touristes ! Pas pour cette... ce machin !

Gus pointe du doigt la responsable de cette engueulade, une camionnette marron avec le logo rouge du magasin. M. Benny retire son tablier de bistrot, le plie avec précaution, puis le dépose sur le banc, près de la vitrine.

—Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète Gus.

Son pull bleu enserre son ventre proéminent. Il remonte les manches de sa chemise blanche d'un geste mécanique, en tapant du pied.

—Tu vas me dire ce que tu fabriques ?

M. Benny l'ignore. Il détache le badge épinglé à son veston marron et le range sur son tablier. Gus martèle le sol, son mocassin rythmant son exaspération. Il pince les lèvres en respirant fort par le nez, pendant que M. Benny retire le torchon de la poche arrière de son pantalon en toile et le secoue en direction de Gus qui s'écarte précipitamment. Il l'ajoute au reste de ses affaires.

—Tu ne peux plus rien me dire en ce qui concerne ma voiture.

M. Benny sort un cigare de la poche intérieure de son veston et le roule entre ses doigts.

— Tu ne peux plus rien me dire, car aujourd'hui je suis un touriste.

— Quoi ?

Gus s'étrangle presque tandis que ses joues rougissent violemment. Je baisse la tête pour dissimuler mon sourire.

— Et ton magasin ?

— Il est fermé.

— Tu ne peux pas faire ça, j'ai besoin de piles !

— Va au supermarché.

— C'est à vingt-cinq kilomètres, Benny ! Je ne peux pas abandonner l'agence aussi longtemps.

— Tu as bien une associée.

Gus soupire avant d'ajouter :

— Elle a pris un congé. Son fils est de retour.

M. Benny renifle son cigare d'un air songeur. Son regard se perd quelques instants dans la rue.

— Effectivement. C'est une bonne raison pour prendre sa journée. Allez, viens chercher tes piles.

— Et ton expédition touristique ?

— Elle attendra demain.

Le visage de Gus s'illumine, et il lève un doigt en direction de la camionnette garée le long du trottoir.

— Tu vas donc...

— Gus.

Le ton employé par M. Benny est sans appel. Il s'engouffre dans le magasin.

— Gustave, rectifie Gus en baissant le bras. Je déteste quand tu m'appelles Gus.

Je me remets en route, abandonnant ces drôles de numéros derrière moi, jusqu'à trouver les Histoires de Billy. Des affiches sont collées sur la vitrine de la librairie, des papiers de toutes formes et couleurs. Des offres et demandes de

baby-sitting, des chatons qu'on donne, du troc de gâteaux, des cours de *scrapbooking* et de cerfs-volants, des animaux empaillés à vendre – dont un « cul de fouine » avec photo à l'appui. Il y a même un animateur pour chiens qui propose ses services, et un poème effacé par la pluie. Coincée entre un cours de yoga et une annonce pour une robe de mariée « non portée car il est parti avec sa secrétaire » – un classique – se trouve l'offre d'emploi pour la librairie.

Le hululement d'une chouette m'accueille quand je pousse la porte. Une odeur me submerge, m'emplissant d'un sentiment à la fois ancien et nouveau. Je porte la main à mon cou, la respiration courte. Des bribes de souvenirs, fugaces et flous, défilent dans mon esprit. La bibliothèque où travaillait ma mère avant ma naissance, et où je me réfugiais, les soirs d'école, pour ressentir sa présence... le bruit du chariot de miss Leng lorsqu'elle se promenait dans les rayons pour ranger les livres, et son sourire dès qu'elle me racontait des anecdotes sur ma mère, avec qui elle avait travaillé...

— J'arrive ! lance une voix depuis le fond de la boutique.

J'ai à peine le temps de me ressaisir que déjà une femme d'environ 40 ans apparaît, les bras chargés de livres.

— Un petit coup de main ne serait pas de refus !

Je me précipite vers elle et récupère le haut de la pile. Elle jette le reste sur la table disposée contre la vitrine en soufflant. Un nuage de poussière s'élève et la fait éternuer plusieurs fois. Elle se tourne vers moi, dégage ses cheveux roux de son front en laissant une marque sombre sur sa peau, et me considère d'un air horrifié. Elle saute par-dessus un carton, ses santiags claquant sur le sol tandis qu'elle court et plonge sur la porte qu'elle referme.

— Le chat !

Dos à la porte, alors que la chouette hulule gaiement, elle m'observe d'un drôle d'air. Je ne sais pas si elle m'en veut

ou bien si elle se sent gênée d'avoir réagi si brusquement. Elle s'éloigne de l'entrée, resserre sa queue-de-cheval, puis se plante devant moi, les mains sur les hanches. De près, je remarque les petites taches qui colorent ses joues, ainsi que les ridules aux coins de ses yeux.

— Désolée, cette bête me rend folle. Je vais finir par devoir l'attacher. Je suis Billy, termine-t-elle en me tendant la main.

Au même moment, comme s'il avait deviné qu'on parlait de lui, un gros chat gris et blanc avec une oreille plus petite que l'autre pointe son nez et se frotte contre mes bottes.

— Sale traître ! s'exclame Billy en l'attrapant par le collier. Viens par ici.

Le chat crache en lui échappant et se cache entre mes jambes, la toisant de ses drôles de prunelles orange.

— Un autre coup de main ? proposé-je après m'être débarrassée des livres.

Je me penche et effleure le matou du bout des doigts pour qu'il me sente. Il me saute dans les bras et s'y love, non sans avoir adressé un miaulement moqueur à sa maîtresse.

— J'aime les chiens, précise-t-elle.

— Pourquoi avoir pris un chat ?

— C'était une des conditions de rachat du fonds de commerce. Il cherche sans arrêt à s'échapper pour s'adonner à son activité favorite : le chapardage. J'ai reçu des plaintes des voisins.

Billy frotte son jean en marmonnant des noms d'oiseaux au chat, qui ronronne contre mon oreille.

— Lucifer fait partie des murs, commence-t-elle avant de s'arrêter en riant. Non, en fait, c'est carrément chez lui, et il m'héberge, du moins c'est ce qu'il pense. Mais la vérité est ailleurs. Et je sais qu'il le sait.

Elle termine sur un clin d'œil appuyé. Encore une fois, j'ignore si elle est sérieuse ou si elle plaisante.

— Alors, reprend-elle, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Peut-être retirer cette chose poilue qui s'est greffée à vos bras, pour commencer ?

Elle rit et tend les mains vers Lucifer qui crache aussitôt.

— Il doit savoir que je ne l'aime pas, dit-elle en croisant les bras sur son pull à franges bleu marine.

— Il ne me gêne pas. Je m'appelle Kara Lowell, on s'est parlé hier au téléphone. Pour la place.

Billy se pince la lèvre inférieure du bout des doigts tout en m'examinant.

— Vous cherchez toujours quelqu'un ? demandé-je d'un ton inquiet.

Je dépose Lucifer sur le sol. Il se frotte contre mes jambes en miaulant puis va se coucher sur l'étagère dédiée aux romans d'amour étrangers.

— Je le sens bien, avec le chat. J'ai vraiment besoin de ce travail, madame.

Billy se plante soudain face à moi, me sondant avec attention.

— Déjà, pas de « madame ». Je t'en prie, je n'ai que 44 ans. « Madame » me donne l'impression d'en avoir le double.

— Oui, pas de problème, mad... Billy. Désolée.

— Ensuite, eh bien ! je serais bête d'embaucher quelqu'un d'autre que toi, vu comment ce satané chat semble t'apprécier. Le salaire n'est pas énorme, mais l'appartement est compris avec.

Un soulagement immense me submerge. Je n'avais pas conscience de la tension qui m'habitait.

— Tu seras responsable du ménage ici et à l'étage, en plus de t'occuper du chat quand je ne suis pas là, donc après la fermeture.

Elle récupère un trousseau de clés et une liasse de papiers sur son bureau.

— Voici les clés des deux appartements du dessus, choisis celui que tu veux, ils sont meublés de la même façon. Et celles de la librairie. Il me faudra ta pièce d'identité pour le contrat.

Crispée, je saisis le trousseau. Je n'aime pas me servir de mes faux papiers. Elle remplit consciencieusement le document, puis me le tend. J'y appose la signature que je me suis entraînée à réaliser ces derniers mois. Parfois, je me laisse aller à imaginer celle que j'aurais si je portais mon vrai nom.

TONY

— Tu es sûr de toi ?

Jay et moi contemplons la petite maison qui m'a vu grandir. Elle n'a pas beaucoup changé en presque cinq ans d'absence. La peinture aurait besoin d'un coup de neuf, la toiture a vieilli et le jardin mériterait un débroussaillage en règle. Tout ceci est secondaire et réparable, contrairement à ses occupants. Je shoote dans un caillou et rentre les mains dans mes poches. J'avais oublié combien les souvenirs pouvaient être vicieux et se faufiler partout.

— Absolument pas.

J'ai trop repoussé ce moment. Je n'ai plus 18 ans, il est temps que j'affronte ça comme un homme. Jay sort mon sac du coffre de la voiture et le dépose sur le trottoir.

— Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi ?

Ses lunettes de soleil me renvoient mon reflet. Mes cheveux auraient pu repousser ces derniers mois si je n'avais pas continué à les couper si courts. On n'efface pas une manie comme ça. J'ai tout à fait l'air de ce que je suis, un ancien taulard. Les gens savent à qui ils ont affaire, pas de mauvaises surprises. Je me frotte le menton en songeant à tout ce que ça m'apporterait d'accepter son invitation.

Prendre la route avec la seule personne au monde qui me comprenne et que je considère comme mon frère. Je serais bien bête de refuser, mais j'ai fui assez longtemps comme ça. Et puis, le genre de vie que Jay mène n'est pas celui que je recherche. Je veux réparer ce que j'ai brisé, affronter ce que je suis devenu. Jay n'est pas encore prêt à faire face à ses démons, tandis que les miens m'étreignent depuis trop longtemps.

— Sérieux, Tony. Cette ville, elle a pas changé, je me trompe ? Tu crois que ses habitants vont t'accueillir à bras ouverts ? Tu crois qu'ils ont oublié ?

Je me frotte le crâne en marchant devant la voiture. Quand je suis sorti de taule, impossible pour moi de revenir ici, alors j'ai habité chez Jay, trouvé un ou deux petits boulots, et mis le maximum d'argent de côté. Jusqu'à ce que je me sente la force de faire face.

— Je ne veux pas qu'ils oublient ce que j'ai fait, Jay.

Il retire ses lunettes et les plante dans ses cheveux décolorés. Ses iris bleus cerclés de rouge sont fatigués de toutes ces nuits qu'il passe debout. Je ne sais pas comment il tient le coup. Jay ne dort pas beaucoup. Peut-être que ses démons à lui l'étreignent pendant son sommeil, et qu'il tente ainsi de leur échapper.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-il en fronçant les sourcils.

Même s'il ne comprend pas mon besoin de revenir, il respecte mon choix. C'est aussi ça, la famille.

— Tu ne peux pas reprendre ta vie d'avant.

— Je suis au courant, dis-je en jetant mon paquetage sur l'épaule.

Tout ce que je possède est réuni dans ce sac de sport. Des fringues, des photos envoyées par ma sœur, ses lettres et mes baskets. Courir faisait partie de mon entraînement

avant. En prison, c'est devenu un besoin vital, un impératif à ma survie.

— Je ne veux pas revenir en arrière, ce que je veux, c'est...

Je hausse les épaules et observe la maison aux volets bleus délavés. Je ne sais pas si je serai capable de reprendre ma place dans cette famille, ni si l'on me laissera faire. Après tout, je ne suis pas le seul à avoir changé.

— C'est ma famille, Jay.

Il fronce le nez et se dissimule derrière ses lunettes teintées.

— Ouais, tu sais ce que je pense de la famille. C'est pire que du poison.

La porte de la maison s'ouvre dans un grincement horrible. Jay me donne une accolade, soudain pressé d'en finir. J'ai l'impression qu'il ne fuit pas seulement sa famille.

— Tu as mon numéro, appelle quand tu veux.

— Ça vaut pour toi aussi, Jay. Que tu le veuilles ou non, tu fais partie de ma famille.

Il rit en frottant sa joue recouverte d'une barbe de plusieurs jours.

— Tony ?

Je tourne la tête au son de cette voix, entendue uniquement au téléphone ces dernières années.

— Oups ! Signal de départ ! s'exclame Jay en grimpant dans sa voiture.

Il me fait signe et démarre aussitôt dans un crissement de pneus.

— TONY !

Cette fois, la voix est accompagnée de bruits de pas précipités. J'ai à peine le temps de me retourner qu'elle se jette dans mes bras. Son corps est plus solide, ce que je trouve étonnant, mais elle sent toujours comme ma petite sœur. Elle recule un peu pour m'observer avec attention. Son

visage, lui, n'a pas changé. Patti est aussi jolie qu'avant, peut-être même davantage. Elle me colle un baiser sonore sur la joue, y laissant probablement une marque de rouge à lèvres, et me sourit. Je vois vite poindre l'étonnement et l'inquiétude. Comment lui en vouloir ? J'ai reçu des tas de photos au cours de ces années, j'ai pu être témoin de leur évolution, à elle et son fils. Alors que j'ai toujours refusé qu'ils viennent me rendre visite en prison.

— Tu es...

Sa voix s'étrangle. Elle passe sa main dans mes cheveux courts, scrute mon visage. Ses yeux marron, les mêmes que ceux de notre père, s'arrêtent sur mes cicatrices : celle sur le haut de mon front, qui finit dans mon cuir chevelu, celle qui traverse mon sourcil droit, et enfin la plus impressionnante, celle qui remonte de ma mâchoire jusqu'à mon oreille gauche.

Je suis content de porter assez de vêtements pour camoufler les conséquences de mes années de prison.

— Mon grand frère.

Elle glisse son bras sous le mien et m'entraîne vers la maison. Mais je suis incapable d'avancer.

— Il n'est pas là, ajoute-t-elle.

Patti a toujours su ce qui n'allait pas chez moi, bien que je sois de deux ans son aîné. Encore aujourd'hui, elle devine ce que je ressens.